

CRITIQUE, ballet. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 13 au 19 mars 2026). « 3 CYGNES ». BLANC / GALLOIS / ANSA & BACOVICH par le Ballet du Capitole

Jusqu'à ce jeudi 19 mars, le Théâtre du Capitole vibre au rythme d'une expérience chorégraphique rare. Avec *Trois Cygnes*, la directrice de la danse de l'institution Occitane – Beate Vollack – a eu une idée aussi simple que lumineuse : inviter trois regards contemporains à se pencher sur le berceau du plus célèbre des ballets classiques, *Le Lac des cygnes*. Loin de la simple revisite, le résultat est un triptyque audacieux, où chaque pièce explore une facette du mythe avec une liberté et une inventivité confondantes. Le pari esthétique est relevé haut la main, porté par la troupe étincelante du Ballet de l'Opéra national du Capitole.

Avec les premières images du *Cantus Cygnus* de Nicolas Blanc, le ton est donné. Le chorégraphe montalbanais, de retour en France pour la première fois avec une création, ancre sa vision dans un néoclassicisme d'une élégance rare. Il conserve les pointes, ce « *chausson qui permet légèreté, envol et grâce* », pour s'interroger sur la puissance, le rapport de

force et la métamorphose. Sur la musique planante et mélancolique de Rautavaara, où le chant des oiseaux se mêle à l'orchestre, les danseurs évoluent sous une constellation de cygnes. C'est une pièce stellaire, qui transcende la douleur pour tendre vers une forme de paix et de liberté. On est saisi par la beauté plastique des corps et la force symbolique d'une chorégraphie qui, sans jamais raconter l'histoire originelle, en capture l'essence la plus pure.

Puis, tel un écrin au cœur de la soirée, vient l'*Incantation* de **Jann Gallois**. Une véritable perle ! Issue des danses urbaines et co-directrice de l'Agora de Montpellier, la chorégraphe signe ici sa première pièce pour un ballet classique, et c'est un choc. Loin des grands effectifs, elle choisit quatre interprètes, deux femmes, deux hommes, pour explorer la dimension ésotérique et mystique du *Lac*. Sur une musique envoûtante du clarinettiste Yom, les corps, vêtus de longues jupes aux reflets noir et blanc, se font toupies, se lient, se délient, ne formant plus qu'un seul organisme vivant, tantôt monstrueux, tantôt gracieux. C'est une danse-contact d'une fluidité hypnotique, une méditation sur la métamorphose qui agit comme une véritable incantation. La salle retient son souffle, captivée par cette grâce organique et bouleversante.

Enfin, le duo formé par **Iratxe Ansa** et **Igor Bacovich** clôt la soirée avec *Black Bird*, une déflagration d'énergie. Fidèles à leur écriture explosive et physique, ils plongent du côté de l'ombre, non pas celle d'un mal absolu, mais d'un obscur fascinant. C'est le règne d'Odile, du cygne noir, exploré à travers la musique électro-acoustique d'Owen Belton. La scène devient le théâtre d'une magie noire envoûtante, où les danseurs semblent en état de transe. La puissance dégagée par l'ensemble du corps de ballet est impressionnante, portée par des costumes légers et mobiles qui épousent chaque mouvement. C'est une conclusion magistrale et viscérale qui contraste superbement avec la pureté des deux premières pièces.

L'unité de ce triptyque, au-delà du thème commun, doit beaucoup au travail remarquable de la scénographe **Silke Fischer** et du créateur lumières **Johannes Schadl**. Ils offrent aux trois ballets une harmonie visuelle et une identité forte, chaque pièce possédant sa couleur propre tout en s'inscrivant dans un même écrin esthétique. Au final, *Trois Cygnes* est une preuve éclatante de la vitalité d'un répertoire qui n'en finit pas de se réinventer. Entre la grâce néoclassique de Blanc, l'introspection mystique de Gallois et la fougue tellurique d'Ansa & Bacovich, le Ballet de l'Opéra national du Capitole signe un triomphe. Une question de plumes, peut-être, mais assurément une œuvre d'art totale.



CRITIQUE, ballet. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 13 au 19

mars 2026). BLANC / GALLOIS / ANSA & BACOVICH. Ballet de l'Opéra national du Capitole. Crédit photographique © David Herrero

CRITIQUE, danse. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 18 au 26 octobre 2025). Hommage à Maurice Ravel : « Walking mad » par Johan Inger et « Daphnis et Chloé » par Thierry Malandain. Ballet, Choeur et Orchestre de l'Opéra national du Capitole de Toulouse, Victorien Vanoosten (direction)

En ce mois d'octobre, c'est une célébration aussi rare que précieuse qu'offre à son public le Théâtre du Capitole de Toulouse, en rendant un

« *Hommage à Maurice Ravel* », à l'occasion du 150^e anniversaire de sa naissance. Cet événement capitolin place la musique du compositeur basque sous le feu des projecteurs de la danse, confiée à l'intelligence de deux grands noms de la chorégraphie contemporaine : le Suédois Johan Inger et le Français Thierry Malandain. Et pour fêter cet héritage musical intemporel, la scène toulousaine a imaginé un programme en miroir, aussi audacieux que passionnant. D'un côté, « *Walking Mad* », où Johan Inger s'empare du mythique et hypnotique *Boléro* pour en explorer les ressorts théâtraux et la folie douce avec une inventivité débridée. De l'autre, « *Daphnis et Chloé* », où Thierry Malandain puise dans la partition symphonique grandiose de Ravel pour déployer la pureté et la puissance narrative de son langage néo-classique, nous racontant l'immortel conte grec.

La soirée s'ouvre sur l'énergie contagieuse de *Walking Mad*, inspirée par cette pensée de Socrate : « *Nos plus grands bienfaits nous viennent dans des états de démence* ». L'élément scénographique est ici un partenaire de jeu à part entière de l'excellent (corps de) **Ballet de l'Opéra national du Capitole** : une longue palissade que les danseurs déplacent, franchissent et avec laquelle ils interagissent sans cesse. Ce mur devient le cadre de situations tantôt bizarres, tantôt surréalistes, provoquant autant les rires que l'émotion. La chorégraphie, d'une grande spontanéité, est portée par le rythme lancinant et farouchement sensuel du *Boléro* de Ravel. La rupture arrive avec une bascule inattendue sur la musique minimaliste *Für Alina* d'**Arvo Pärt**, créant une perturbation poétique à la fin de la pièce.



Après l'entracte, place à la fresque poétique de **Thierry Malandain**. Le chorégraphe français, dans un langage néo-classique, raconte la célèbre histoire de l'amour contrarié entre le chevrier Daphnis et la nymphe Chloé. Le récit, tiré du roman grec de Longus, prend vie grâce à l'extraordinaire partition de Ravel, qu'il qualifiait lui-même de « *vaste fresque musicale* » évoquant « *la Grèce de [s]es rêves* ». On y assiste à l'enlèvement de Chloé par des pirates, au désespoir de Daphnis, et à l'intervention salvatrice du dieu Pan. Le spectacle est aussi l'occasion de découvrir ou redécouvrir la puissance de la *Deuxième Suite d'orchestre*, dont la célèbre « *Danse générale* » finale, au rythme frénétique à 5/4, avait donné du fil à retordre aux danseurs de la création en 1912. Malandain en offre très certainement une interprétation lumineuse et virtuose, et l'alchimie entre **Natalia de**

Froberville (Chloé) et **Ramiro Gómez Samón** (Daphnis) est plus que palpable. Ils forment un duo équilibré et complice, dont chaque interaction est empreinte d'une émotion sincère ; leur manière de se toucher et de se regarder rend l'amour de leurs personnages parfaitement tangible. Leur performance est portée par la force homogène du corps de ballet : la compagnie occitane, forte de 35 danseurs de 14 nationalités différentes, fait preuve d'une synchronisation parfaite et d'une cohésion remarquable pour créer des tableaux vivants qui semblent respirer à l'unisson.

Cet hommage est une occasion unique de voir réunies sur scène toutes les forces artistiques de la maison toulousaine : la troupe des danseurs du **Ballet de l'Opéra national du Capitole**, les musiciens du **Choeur et de l'Orchestre national du Capitole de Toulouse**, le tout placé ici sous la direction énergique et inspirée du jeune chef belge **Victorien Vanoosten** ! *Bravi Tutti* !...

CRITIQUE, danse. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 18 au 26 octobre 2025). Hommage à Maurice Ravel : « Walking mad » par Johan Inger et « Daphnis et Chloé » par Thierry Malandain. Ballet, Choeur et Orchestre de l'Opéra national du Capitole de Toulouse, Victorien Vanoosten (direction). Crédit photographique (c) David Herrero

CRITIQUE, ballet. PARIS, Opéra Comique, le 27 MAI 2025. GLUCK : *Sémiramis* / *Don Juan*. Ballet de l'Opéra national du Capitole, Le Concert des Nations, Jordi Savall (direction)

Le temple rouge et or où le velours complice enveloppe les soupirs des siècles passés, la belle Salle Favart ose une résurrection double et contrastée. Deux ballets-pantomimes de Christoph Willibald Gluck – *Sémiramis* et *Don Juan* – deux mythes consumés par la danse, deux toiles où le destin trace sa ligne de feu.

À la baguette : **Jordi Savall**, enchanteur baroque, thaumaturge de l'inouï. Aux corps : **Ángel Rodríguez** et **Edward Clug**, deux visions, deux gouffres, deux réponses au silence du temps. Sous ses doigts, la musique de Gluck ne ressuscite pas : elle s'élève, elle lévite, elle transfigure. L'ouverture tirée d'*Iphigénie en Aulide* ne prélude pas, elle prophétise. Le **Concert des Nations**, ensemble d'élus aux archets ivres de larmes, cisèle chaque mesure comme un camée antique. Savall sculpte l'air avec une noblesse hiératique ; il ne dirige pas

– il convoque les morts, les dieux, les échos d'une Hellade rêvée. Déjà, le sol tremble sous le pas des héroïnes et héros incarné.e.s par l'excellent **Ballet de l'Opéra national du Capitole**.

Sémiramis : orgie tragique aux confins de la nuit

Dans un clair-obscur chorégraphique d'une sensualité vénéneuse, Ángel Rodríguez façonne *Sémiramis* comme une fresque babylonienne, un rite de possession et d'expiation. Les corps s'y fondent, s'y confondent, se lovent en figures polycéphales d'une puissance hypnotique. Sémiramis n'est pas une femme : elle est le remords du pouvoir, le cri contenu dans le marbre. Chaque geste – bras tranchant, hanche fuyante – devient incantation. On croit voir s'animer un sarcophage de lumière, où les pas de la reine maudite frappent le sol comme pour réveiller ses crimes. Un chef-d'œuvre incarné, fébrile, magnétique, malgré un décor pauvre en imagination.

Don Juan : une abstraction au goût de cendre

Puis vient *Don Juan*. Et la tension retombe, comme une étoile déçue par la gravité. Edward Clug, chorégraphe subtil mais cérébral, nous offre une vision aseptisée, comme lavée des souillures du mythe. Plus de Commandeur – évacué comme un reliquat de dramaturgie poussiéreuse. Reste un ballet glacé, géométrique, épuré à la limite du désincarné. Les danseurs y tracent des lignes élégantes, certes, mais sans élan tragique. Loin de l'érotisme destructeur ou du défi prométhéen, ce Don Juan se promène – il ne brûle pas, il ne chute pas : il glisse. La musique de Gluck, pourtant fulgurante, semble ici orpheline, privée d'organe à habiter.

Une soirée en clair-obscur : extase et frustration

À l'issue de ce diptyque paradoxal, le spectateur sort les sens en feu... et l'âme en suspens. *Sémiramis* l'embrase, le transperce, le marque au fer rouge. *Don Juan* le caresse du bout des doigts – puis s'éclipse, poliment. Ce déséquilibre,

loin d'être une faute, devient peut-être la vérité de la soirée : celle d'un art qui, pour survivre, doit se confronter à la beauté et à la fadeur, à la chair et au concept galvaudé. Entre la volupté du tragique et le désert du formalisme, il y a toute la condition de l'acte créatif.

En somme une nuit aux reflets d'obsidienne, où le feu de Gluck brûle d'abord haut, avant de se perdre dans les méandres glacés d'un miroir trop bien poli.

CRITIQUE, ballet. PARIS, Opéra Comique, le 27 MAI 2025. GLUCK
: Sémiramis / Don Juan. Ballet de l'Opéra national du
Capitole, Le Concert des Nations, Jordi Savall (direction)

**CRITIQUE, festival. CHOREGIES
D'ORANGE, Théâtre Antique, le
18 juillet 2022. « Giselle »
par le Ballet du Capitole**

C'est une image qui restera longtemps gravée dans les mémoires : celle de l'éthérée Giselle glissant

sur pointes dans la pénombre du Théâtre antique d'Orange, portée par la harpe et le violon de l'Orchestre national du Capitole de Toulouse.

Cette soirée de danse restera comme une date marquante dans l'histoire des *Chorégies d'Orange*, qui accueillait pour la première fois ce chef-d'œuvre du ballet romantique.

Le pari semblait audacieux, presque périlleux. Comment l'atmosphère vaporeuse et surnaturelle des *willis* pouvait-elle rivaliser avec la majesté altière du mur antique, la rigueur de la pierre et l'immensité de la scène ? Et pourtant, ce qui aurait pu être un écrasement s'est mué en étreinte fascinante. L'osmose fut parfaite entre la grande maison toulousaine et le monument orangeois, grâce à un travail d'adaptation scénique d'une intelligence rare. Les **8 000 places** du **Théâtre Antique**, pour n'être pas toutes occupées, n'en vibraient pas moins d'une attente passionnée.

Cette *Giselle*, c'est celle de **Kader Belarbi**, directeur du **Ballet du Capitole**, qui signe une chorégraphie placée sous le signe du respect et du renouveau. Le chorégraphe, qui connaît pourtant le rôle pour l'avoir dansé de nombreuses fois à l'Opéra de Paris, n'a pas cherché à bousculer l'œuvre pour la rendre « moderne ». Il a simplement voulu lui redonner une jeunesse, lui tailler des habits neufs sans jamais dénaturer le chef-d'œuvre. Le premier acte s'anime ainsi d'une verdeur presque *bruegelienne*, où les vendangeurs virevoltent avec une robustesse colorée, tandis que les oppositions sociales se dessinent sourdement sous les atours somptueux des nobles, lourds velours éclatants dans la chaleur estivale. On y sent la passion du chorégraphe pour la peinture, qui donne à la paysannerie traditionnelle une chair et une vigueur nouvelles.

Ce qui saisit d'abord, c'est la grâce absolue de **Natalia de**

Froberville dans le rôle-titre. D'origine slave, la ballerine captive par la pureté de ses lignes, l'intensité de son jeu et le moelleux infini de ses sauts. Elle explose de santé juvénile au premier acte, avant de se faire, au second, une figure de rêve, évanescence, étirée comme un songe, lorsqu'elle réapparaît parmi les *willis*. Une doublure parfaite pour ce rôle double, qui exige à la fois la chair et l'esprit, l'humain et le fantomatique. Face à elle, **Ramiro Gomez Samon** incarne un Albrecht un peu en retrait dans la première partie, mais qui se révèle pleinement dans la seconde, avec des sauts et des entrechats dont la virtuosité a soulevé l'enthousiasme du public.

Et puis, il y a ces moments d'absolu, comme l'arrivée de Giselle dans le royaume des ombres, glissant sur la scène dans un porté qui semblait défier les lois de la pesanteur. Les vingt-quatre *willis* en tutu long composent des tableaux d'une harmonie fulgurante, oscillant entre la beauté céleste et la violence vengeresse. Les lumières de **Sylvain Chevallot** y sont pour beaucoup, opposant la gaieté colorée du premier acte à la pénombre presque monochrome du second, où les voiles blancs des esprits semblent flotter dans la nuit tombée.

Au final, cette *Giselle* aux *Chorégies* fut une véritable résonance chrétienne de l'amour plus fort que la mort, une nuit de rêve romantique où la grâce a triomphé des pierres antique. Une soirée généreuse, ardente, fidèle et magnifiquement vivante.

CRITIQUE, festival. CHOREGIES D'ORANGE, Théâtre Antique, le 18 juillet 2022. « Giselle » par le Ballet du Capitole. Crédit photo (c) Philippe Gromelle

CRITIQUE, danse. TOULOUSE, Théâtre du Capitole, le 18 octobre 2021. « Toulouse Lautrec » par Kader BELARBI et le Ballet du Capitole

Le 18 octobre 2021, le Théâtre du Capitole de Toulouse vibrait au rythme d'une création exceptionnelle, imaginée par le chorégraphe Kader Belarbi. Après deux reports forcés, « **Toulouse-Lautrec** » voyait enfin le jour, et l'événement a marqué les esprits par sa puissance, sa beauté et son audace .

Dès l'ouverture, le ton est donné : nous sommes plongés dans l'atmosphère de la Belle Époque, dans l'univers fascinant et tourmenté du peintre . Le spectacle se déroule comme une succession de tableaux vivants, plus qu'une simple biographie. C'est un nuancier de sensations, un collage d'émotions qui capte l'essence même de l'artiste et de son œuvre . On y croise ses modèles et ses amours, de Jane Avril à la Goulue en passant par Suzanne Valadon, dans une fresque humaine d'une richesse inouïe .

La chorégraphie de Kader Belarbi est une merveille de liberté et d'énergie. Elle puise dans la grammaire classique pour mieux s'en affranchir, créant un langage corporel qui restitue avec une justesse bouleversante le mélange de force vitale et de mélancolie de Toulouse-Lautrec . Le danseur **Ramiro Gómez**

Samón, bouleversant d'émotion, incarne avec une grâce infinie cet « homme libre au corps empêché » . Il est magnifiquement soutenu par l'ensemble du Ballet du Capitole, dont la cohésion et l'énergie communicative sont saisissantes . Mention spéciale aux scènes de groupe, comme le French Cancan endiablé avec plus de trente solistes, qui provoque une jubilation communicative .



La musique de Bruno Coulais, interprétée en direct avec brio par **Sergio Tomasi à l'accordéon** et **Raúl Rodriguez Bey au piano**, est un personnage à part entière . Elle souligne avec intelligence chaque émotion, enveloppant la danse d'une mélodie tantôt enivrante, tantôt déchirante.

Enfin, l'audace technologique a offert une dimension inédite au spectacle : pour la première fois dans un ballet, la **réalité virtuelle** a permis à certains spectateurs de vivre l'expérience du point de vue du peintre . Cette immersion au cœur de la scène ou dans l'intimité d'une maison close,

réalisée avec une maîtrise technique remarquable, était un clin d'œil fascinant à la curiosité de Toulouse-Lautrec pour les innovations de son temps . Ce n'était pas une simple prouesse technique, mais un **prolongement poétique de l'œuvre**, une façon de plonger le spectateur au plus près de l'âme de l'artiste .

En somme, « Toulouse-Lautrec » est une célébration éclatante de l'art et de la vie, un spectacle total où la peinture, la danse, la musique et la technologie se répondent en parfaite harmonie. **Kader Belarbi et toute son équipe ont signé une œuvre magistrale, un vibrant et inoubliable hommage à l'un des plus grands artistes de son temps** . Une création qui restera comme un moment phare dans l'histoire du Ballet du Capitole.